

# Préface : L'Interculturel, un nœud de problèmes

**Jacques Cortès**  
Professeur émérite de Sciences du langage  
Président du GERFLINT



*Les peuples sont un miroir dans lequel chaque voyageur se regarde.*

*André Maurois*

Ce numéro 2 de *Synergies Pays germanophones* est consacré à l'*interculturel*, concept dont la DLC (Didactologie des Langues-Cultures), n'a pas encore trouvé la définition la meilleure en dépit d'une masse pyramidale de discours où le bon sentiment cohabite avec la mauvaise foi pour dresser de solides barrières d'incommunicabilité.

L'interculturel, en effet, impose la cohabitation d'au moins deux communautés. Quand cette cohabitation est purement politique (par exemple, en France, dans les périodes – assez fréquentes ces dernières décennies – où un Président de la République de gauche ou de droite doit exercer son mandat avec une majorité d'une autre « couleur » que la sienne) les « choses » se passent plutôt mal. Mais que dire, alors, d'une cohabitation de communautés que tout sépare culturellement et spirituellement parce que se réclamant de valeurs radicalement opposées.

Sans doute est-il possible de tenter une conciliation, d'invoquer l'amour du prochain, la charité, la liberté, l'égalité et la fraternité, mais, en fin de compte, toute une série de maux surgissent que l'on a le plus grand mal à gérer: communautarisme, intégration, assimilation, ethnocentrisme, ethnocentrisme, racisme, xénophobie... qui sont au cœur de débats passionnés dont le seul aspect tangible est un sentiment obstiné d'inachèvement perpétuel.

Confronter des valeurs, c'est vouloir délimiter les mérites comparés de la sagesse et de la vertu ou bien dissenter à perte de vue sur l'éducation, sachant que chacun est d'avance persuadé que la meilleure est celle de son camp. Que peut donc faire le pédagogue dans une telle situation ? Homme de Savoir, Transmetteur, Catalyseur (un seul et même Dieu sous trois casquettes différentes), il a le privilège de savoir que le grand tort de l'humanité est dans une peur de l' « Autre »

explicable en grande partie par l'ignorance des principes qui gouvernent le mode de vie de ce dernier. D'exotique charmant dans son pays, l'étranger devient déviationniste dangereux lorsqu'il s'expatrie pour une raison quelconque. Ses manières, soudain, ne plaisent plus du tout.

L'ethnographe (qui est toujours un ethnologue en puissance) explique avec force arguments convaincants que la méconnaissance d'autrui est le symptôme d'une évidente méconnaissance de soi-même. Tout rejet xénophobe procéderait donc d'une grave carence identitaire. L'Autre nous ferait ainsi toucher du doigt notre cécité à nous-même, notre incompetence, notre suffisance. D'où l'idée que la découverte de soi passe par autrui, donc par le chemin du contraste et de la différence. Depuis l'Oracle de la Pythie jusqu'à Edward T. Hall ou François Jullien, en passant par Socrate et Montaigne, on pratique donc le « connais-toi toi-même pour mieux comprendre l'univers et ses dieux », étant admis avec Montaigne que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » et qu'on est toujours plus dévoreur d'humanité qu'un authentique cannibale.

La vérité est donc dans une probable impossibilité de trouver des solutions concrètes et pratiques, en matière d'interculturel, pour se tirer pédagogiquement d'affaire. C'est là, en effet, le domaine rêvé de l'utopie didacticienne si l'on convient, avec Zoé Valdès, que « l'arbre qui naît tordu ne redresse jamais son tronc ». Entendons par là, pour renvoyer les plaideurs éventuels dos à dos, que la barbarie du cannibale, comme l'explique lumineusement Montaigne, peut choquer infiniment moins que la sauvagerie très chrétienne du conquistador sanglant.

Mais il serait évidemment trop simple de s'en tirer aussi élégamment. Les problèmes de cohabitation peuvent admettre d'interminables discussions philosophiques à base de transcendance platonicienne ou d'immanence aristotélicienne, mais ils sont là et il faut faire avec, donc tenter le dialogue pour trouver des solutions, si provisoires, contestables et donc insatisfaisantes soient-elles. C'est précisément le mérite des textes ici rassemblés de poser le problème sous des angles nombreux, différents et complémentaires.

Mais cette deuxième livraison de *Synergies Pays Germanophones* est aussi, à sa manière, un événement. Publier un deuxième numéro, c'est passer la ligne de démarcation entre ce que Guillaume appelle le temps *in posse* et le temps *in fieri*. La revue, jusqu'ici, était *en puissance* dans le N°1 (Phase infinitive ou subjonctive). La voici *en devenir* avec le N°2 (phase indicative) et nous avons toutes les raisons de croire que le N°3, actuellement en préparation avancée, trouvera sa place à la date indiquée. Ce sera, toujours selon la métaphore Guillaumienne de la chronogénèse, le temps *in esse* celui de l'existence, celui de la *réalité*.

C'est, en tout cas le vœu que je forme pour la continuation et le succès d'une publication qui, au sein du réseau GERFLINT, nous est très chère. Je profite de l'occasion de cette préface pour dire mon amitié au Professeur Albert Raasch et à

tous mes collègues allemands, autrichiens, luxembourgeois et français qui, autour de Florence Windmüller (dont je salue le dévouement et l'engagement convaincu) contribuent à nourrir de leur science et de leur amitié une revue qui ne peut être, si le sort lui est favorable, qu'un haut lieu de dialogue et de coopération.